





LES SACRIFIÉS D'EYRINQUES



Cet ouvrage a été publié
avec le soutien des affaires
culturelles de l'État de Vaud

ISBN : 978-2-88892-184-4
Copyright © 2014 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Catherine May

Les sacrifiés
d'Eyrinques

Xenja



Prologue

La route rappelle celle de la Riviera française : un ruban sinueux, pas très large, serpentant dans un paysage escarpé. Le soleil est radieux, la mer en contrebas scintillante comme après une averse printanière.

Claire Sagnac conduit la voiture qui suit directement celle de son amie Elisabeth. Devant et derrière elles défile la longue chenille des véhicules des autres convives.

La température est estivale et tous ceux qui peuvent décapoter l'ont fait. Au vent flotte une multitude de foulards colorés et de cheveux longs, parfois retenus par des bandeaux sages, parfois ondoyant librement dans l'air limpide.

Les voitures passent une à une à la hauteur du panneau : virages serrés, sur deux kilomètres. La colonne prend le premier de la série en douceur. Au fur et à mesure que se négocient les courbes, les conducteurs se piquent au jeu : il faut aller un peu plus vite chaque fois, c'est amusant d'entendre les pneus crisser à la suite. Elisabeth n'est pas une pilote émérite et au bout de la troisième épingle, elle cesse d'accélérer, laissant les voitures devant elle prendre de l'avance.

«J'aime mieux ça. Je n'aime pas conduire trop vite», se dit Claire.

Il y a un nouveau virage, et d'autres encore. Puis la ligne droite trompeuse, bien connue des gens du coin : car après quelques centaines de mètres, la route se cabre en une ultime épingle, la plus serrée de toutes.

Dans l'ombre de l'abribus comme tombé là, peu avant que ne s'achève le tronçon rectiligne, Claire aperçoit une femme dont la posture lui fait tourner la tête : que peut donc bien faire cette personne à la silhouette sèche, posée là, plus droite qu'un «i», en plein cœur d'une après-midi ensoleillée de juin ?

Lorsqu'elle ramène son regard sur la route, c'est pour voir la voiture de son amie filer sans rien changer à son cap, droit vers l'abîme.

Chapitre premier

Le signal sonore annonçant la fermeture des portes retentit une première fois, puis une autre. Au cinquième coup, les portes se refermèrent dans un bruit d'air comprimé soulagé de recouvrir la liberté, tandis que sur le quai, quelques retardataires interrompaient net la course qu'une seconde plus tôt, ils croyaient encore pouvoir gagner. La rame s'ébranla, fluide. Quelque part à l'avant, un des es-sieux se mit à grincer. Rapidement, le train quitta les néons crus de Jolicœur et se fonda dans l'obscurité humide du boyau.

Encombrée d'un grand fourre-tout, son ordinateur portable coincé sous son bras gauche et l'épaule alourdie par un sac à dos en cuir usé, Alice Patterson cherchait une place libre des yeux. Elle avisa un siège au fond de la rame, qu'elle traversa en se faufilant, s'excusant d'un sourire charmant auprès des personnes qu'elle dérangeait à son passage. Elle se pencha pour dégager de son épaule la bretelle de son vieux sac. Celui-ci rechigna un instant à quitter son perchoir, puis se lança et atterrit, tête en bas, sur le siège en plastique bleu. Alice flaira un désastre, le sac mal fermé qui s'ouvre et rend, béant, son contenu hétéroclite. Mais celui-ci resta docilement fermé, aucune avalanche ne sem-

blant être à l'ordre du jour. Alice le soulevait par une bretelle pour s'asseoir lorsqu'un virage brusque la fit s'affaler. Se calant tant bien que mal dans le siège dur, elle entassa son encombrant viatique sur ses genoux et croisa ses bras au-dessus de la pile, évitant le regard de ses voisins de compartiment : ses gesticulations matinales n'avaient pas l'air à leur goût. La femme d'une cinquantaine d'années assise juste à côté d'elle n'avait pas bougé pendant toute la manœuvre, et sa présence monolithique ne faisait que trop bien comprendre qu'elle ne lâcherait pour rien au monde ne serait-ce qu'une once de sa surface de siège acquise de haute lutte.

Mal à l'aise, Alice laissa ses yeux vagabonder à l'extérieur, même s'il n'y avait rien à voir, hormis la vitre usée. Un air légèrement fétide s'échappait de la ventilation au bas de celle-ci. Il faisait très chaud depuis son arrivée et cette nouvelle journée serait probablement pareille aux précédentes. La pluie était heureusement annoncée sur Montréal en fin de soirée. Cela ferait du bien.

Déjà, le train quittait les ténèbres pour une halte. Deléglise. Alice leva les yeux vers le panneau affichant les arrêts de la ligne. Peel, Frontenac, Viau, Cadillac. « C'est étonnant », se dit-elle, « comme d'un pays à un autre de même langue, les noms de lieux peuvent changer, et pas seulement les noms, c'est normal qu'ils soient différents, c'est leur raison d'être, de distinguer, d'identifier, c'est nécessaire pour se repérer ». Non, c'est aux sonorités qu'elle pensait, une réflexion qu'elle s'était faite

adolescente, déjà, lors des rares vacances de neige qu'elle avait eu l'occasion de passer dans les Alpes, tantôt en Valais, tantôt en Haute-Savoie. Elle avait trouvé que du côté suisse, tout finissait en *-az*, et ça sonnait balourd, tandis que dans les vallées françaises, on donnait dans le prétentieux à tendance snob, des noms en *-inges* par exemple, des noms composés aussi, et des saints-machins-de-par-là-bas, même pour un hameau de dix âmes. Et elle s'était demandée si c'était cet accent « suisse » si inélégant d'un côté et cette fatuité tellement française de l'autre qui déteignaient sur son jugement, ou si certains noms sonnaient bien plus lourdaud que d'autres. Elle retrouvait un peu de cela au Québec : on avait beau parler français, le métro d'ici n'avait rien à avoir avec le métro parisien et ses noms des stations alambiqués : Réaumur-Sébastopol — son préféré —, Châtelet-les-Halles ou Maubert-Mutualité. Ici, on était dans une simplicité un peu rude, sans point commun entre les noms, tantôt anglais, tantôt français, parfois assemblés sans logique, simplement juxtaposés, parfois simples, confinant au dépouillement, et c'était cette hétérogénéité même qui faisait leur cohérence : on était dans le métro de Montréal et on ne pouvait pas être ailleurs.

Elle porta à nouveau son regard au-delà de la vitre sale, sur le mur qui défilait à vive allure. Des lumignons anémiques éclairaient régulièrement la danse des gaines électriques. Sans le vouloir vraiment, elle prêta une oreille distraite aux rares discussions qui rompaient la progression silencieuse

des voyageurs. Le ton était mal réveillé, les propos échangés factuels, « tu rentres à quelle heure? », « on s'appelle à midi », « salue bien ta femme ». Ça chantait, ça nasillait, ça traînait. Elle ne comprenait pas tout et à vrai dire elle ne cherchait pas, simplement bercée par la musique des sons humains et mécaniques mêlés.

Longueuil-Université de Sherbrooke, lut-elle en concentrant à nouveau son attention sur le plan du parcours. C'est là qu'elle allait passer le plus clair de son temps au cours des deux années à venir. « Là, et dans ce métro » songea-t-elle en considérant la longue chenille de stations qu'elle devrait avaler chaque matin et chaque soir.

L'appartement qu'elle avait trouvé à louer se situait dans une zone calme au sud-ouest de Montréal, à l'exact opposé du campus de Longueuil, lové sur la rive anglophone du St-Laurent. Elle n'avait eu que peu de temps pour chercher un logement avant son départ et avait rapidement porté son choix sur ce petit studio sis dans un immeuble récent, en dépit du fait qu'il était passablement éloigné de son lieu de travail. Trois jours plus tôt, lorsque le taxi s'était engagé dans sa rue, pareille à une centaine d'autres dans cette partie de la ville découpée en une immense résille quadrangulaire, elle avait été aussitôt frappée par les palissades en nombre que dominaient des panneaux aux dimensions impressionnantes, vantant des condos spacieux et tout équipés. C'était avec soulagement qu'elle avait découvert que son domicile se

situait dans une section de l'interminable rue où il n'y avait aucun chantier en cours. Précédée d'une rangée d'arbres à la frondaison touffue, la bâtisse, un petit immeuble de briques claires qui possédait trois entrées indépendantes, se situait légèrement en retrait de la rue. Une partie des appartements étaient loués meublés. Probablement les résidents étaient-ils majoritairement des expatriés, comme elle. Elle n'avait encore croisé personne, hormis la gardienne qui l'attendait le jour de son arrivée pour lui faire faire le tour des lieux. Une personne à l'abord souriant, toute prête à rendre service, mais qui lui avait, dans le même temps, semblé discrète, ce qui lui avait attiré la sympathie immédiate d'Alice. La jeune femme n'avait pas mis longtemps à disposer ses modestes biens dans son studio lumineux et intelligemment aménagé : quelques habits, des affaires de toilette, une série de bibelots et de photos qui décoraient déjà son petit appartement de Brest.

La rame continuait son parcours métronomique, avalant et recrachant sa cargaison humaine à chaque nouvel arrêt. À McGill, Alice regarda une mère tenter vainement de replier d'une main et d'une jambe la poussette de son bambin, calé entre sa hanche et son bras gauches, dans l'espoir de pénétrer plus aisément dans la rame désormais bondée. Elle se contorsionnait encore sur le quai quand le train redémarra. À travers la vitre terne, Alice la vit bouger vivement les lèvres en regardant son gamin d'un air courroucé.

Une voix synthétique annonça Berri-UQAM. Alice se leva promptement, contournant aussi simplement que possible les deux genoux inamovibles de sa voisine et se laissa porter hors du wagon par la vague de fonctionnaires pressés de rejoindre leurs bureaux. Sur le mur de béton face à elle, une horloge numérique indiquait sept heures quarante-cinq. La ligne jaune qu'elle devait emprunter jusqu'à Longueuil ne comptait que trois haltes au total, cela ne devrait pas prendre plus de cinq minutes, estima-t-elle. « J'ai largement le temps de prendre un café » s'accorda-t-elle en se dirigeant vers les escalators menant au terre-plein extérieur.

Dehors, les gratte-ciel avaient une allure convenable, mais ils avaient beau être plus modernes que ceux de New York, moins défraîchis et moins sales, il leur manquait de la hauteur, aux sens propre et figuré; ils paraissaient tassés par rapport aux cousins altiers de la Grande Pomme. Comme ces gens de la campagne tirés à quatre épingles pour se rendre à la ville, mais si mal à l'aise dans leurs tenues apprêtées qu'on devine aussitôt d'où ils viennent.

— Un espresso double, s'il vous plaît. Et donnez-moi aussi un beignet, dit Alice au grand gaillard qui tenait le coffee shop.

— Un petit double et un beignet, voilà, Mademoiselle, ça vous fait deux dollars et six cents.

Les « t » et les « d » chantaient, « ts », « dz », et dollar semblait avoir trois « a » d'affilée. « Bienvenue au Québec », songea Alice en coinçant le bei-

gnet entre son menton et la tasse de café. Elle avisa un large muret à quelques pas de là et s'y installa pour déguster son petit-déjeuner. Le soleil gagnait du terrain à vue d'œil et autour de l'entrée sans âme du métro, le pavage assombri par le nettoyage matinal claircissait déjà.



Chapitre 2

L'immense hall d'accueil de l'université était vide. On était en période de vacances et il était encore tôt.

Alice se dirigea vers le panneau d'information où s'affichait le plan du campus. Le site de Longueuil était une dépendance de l'Université de Sherbrooke, située à une bonne centaine de kilomètres de là. Ses principaux centres d'activité étaient la santé, l'ingénierie, les arts et lettres et les sciences humaines. Tout récemment, un nouveau pôle entièrement dévolu à l'environnement était venu s'ajouter aux facultés existantes. C'est là qu'était installé le Laboratoire de biologie des écosystèmes dans lequel Alice venait d'être engagée. Les travaux qu'elle allait y mener pendant deux ans s'inscrivaient dans le prolongement de son doctorat et du programme d'étude de la biologie des estuaires auquel elle avait été associée pendant ses trois ans passés à Brest, dans le centre de recherche d'Océanopolis.

«Il faut donc que je ressorte et que j'aille tout droit. Ça doit être le grand bâtiment vitré tout neuf que j'ai vu en sortant du métro, de l'autre côté de l'esplanade». Elle tentait de rééquilibrer sur ses épaules les deux gros sacs qu'elle avait posés à terre

le temps de consulter le panneau, lorsqu'elle avisa un homme d'une cinquantaine d'années qui venait de sortir de l'ascenseur et se dirigeait vers elle, souriant.

— Besoin d'un coup de main ? demanda-t-il.

— À vrai dire, ça n'est pas de refus. Tout ça pèse un poids invraisemblable, répondit Alice.

— Mmh, Française, non ? Est-ce que j'ose vous demander votre nom ?

— Alice Patterson. Oui, je suis Française, je viens d'arriver au Québec pour travailler sur un projet en biologie.

— J'ai vu juste ! jubila l'homme. À vous voir comme ça, encombrée de tout votre savoir, j'ai bien pensé que c'était vous que j'attendais. Je me présente : Jean-Pierre Arcand, responsable du Pôle Environnement. Ravi de vous accueillir parmi nous. Mais suivez-moi, l'équipe vous attend. L'endroit paraît désert parce que les étudiants ne sont pas là, mais la plupart des chercheurs ont fini leurs vacances. Vous verrez, il y a plus de monde qu'on pourrait le croire.

Jean-Pierre Arcand était grand et mince, maigre même, si l'on se référait à la chemise qu'il portait, beaucoup trop ample pour lui. Il souffrait d'un léger strabisme divergent et lorsqu'on le regardait, on ne savait pas quel œil fixer. Alice songea qu'il était objectivement vilain, ce qui n'ôtait rien au fait qu'elle l'avait instantanément trouvé plein de charme, et pas uniquement parce qu'il lui avait proposé de la décharger de son fardeau. Sa voix, peut-être, chan-

tante et enjouée. Ou ses yeux bruns pétillants, que de petites pattes d'oie rendaient plus rieurs encore.

Tout en la guidant à travers les grands espaces presque vides de l'université, Jean-Pierre Arcand se livrait à une analyse du même ordre sur sa consœur. La jeune femme, élancée, avait été gâtée par la nature. Ses cheveux blonds et bouclés coupés court mettaient en valeur le teint mat de son visage, illuminé par de grands yeux gris-vert.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Montréal?

— Je suis arrivée il y a trois jours.

— Et où avez-vous trouvé à vous loger? Je suis navré de n'avoir pu répondre positivement à votre demande de chambre: les logements d'étudiants leur sont strictement réservés, à l'exclusion des chercheurs ou de tout autre personnel universitaire touchant un salaire.

— Je me suis renseignée auprès des deux agences que vous m'aviez recommandées, et j'ai aussi fait des recherches de mon côté. Je voulais quelque chose de spacieux. En matière de chambres de bonnes étriquées, j'ai donné.

— Et vous avez trouvé facilement?

— J'ai eu de la chance, il restait un grand studio dans un immeuble de meublés à la rue Laurendeau. À moins de cinq minutes à pied de la station de Jolicœur.

— Après vous, je vous en prie, l'interrompit-il en retenant la lourde porte de verre donnant accès au Pôle Environnement. Jolicœur, ça n'est pas la porte

à côté, mais le quartier porte plutôt bien son nom. Ma sœur y habite et elle est contente. C'est très tranquille.

— C'est vrai. Le seul défaut, c'est la distance ; le trajet est plus long que ce que je croyais, à vrai dire. Je l'ai fait pour la première fois en entier ce matin, et...

Arcand la coupa une nouvelle fois :

— Désolé de vous arrêter, mais nous y voilà.

Déposant les deux gros sacs d'Alice au pied d'une paroi en verre dépoli qui portait la mention « Unité de génie environnemental », Arcand tâta sa chemise et sortit son badge de sa poche gauche.

— Je vous indiquerai après où aller chercher votre passe, poursuivit-il. Il vous faudra remplir aussi une série de papiers officiels, mais pour l'instant, je vous propose de faire un petit tour du propriétaire.

Pendant les premières phrases échangées, il s'était astreint à lisser son élocution mais le naturel revenait et voilà que propriétaire prenait soudain un « s », après le « t », et un « a » circonflexe avant le « aire ».

La porte sécurisée donnait sur un grand espace ouvert, découpé — pour autant qu'Alice pût en juger — en huit modules, séparés par des étagères à hauteur d'homme.

— Salut, vous autres, dit Arcand en élevant la voix. Pourriez-vous me rejoindre quelques minutes ?

Des têtes apparurent dans le dédale de biblio-

thèques et quelques instants plus tard, six personnes se tenaient autour d'eux, à l'entrée de la pièce.

— J'aimerais vous présenter notre nouvelle collègue, Alice Patterson. Elle nous vient d'Océanopolis, à Brest, où elle a travaillé deux ans...

— ...trois, rectifia Alice, regrettant aussitôt cette précision inutile.

— Trois, excusez-moi. Miss Patterson est chargée d'étudier l'impact du réchauffement climatique sur les micro-organismes en eau douce et en eau mixte.

Arcand fut interrompu par une jeune femme asiatique qui prit la parole en anglais :

— Pardonne-moi, Jean-Pierre, mais je profite tout de suite de me présenter : je m'appelle Tamiko Okihisa et j'ai commencé à travailler sur ce projet au début de cette année, en collaboration avec l'Observatoire du Saint-Laurent. Je m'occupe du suivi des variations de température et de salinité, en compilant les données des cinquante dernières années.

— Je me demande parfois pourquoi je continue de venir travailler ici, vous n'avez visiblement pas besoin de moi, reprit Arcand en esquissant une moue exagérément dépitée qui fit rire l'assistance.

Et d'ajouter :

— Merci, Tamiko, pour ces informations que j'aurais été bien incapable de donner, tandis que la jeune Japonaise rougissait. Alice, je vous présente donc Tamiko qui sera votre partenaire directe sur

ce projet. Nous vous avons réservé la cage du fond — c'est le petit nom qui nous paraissait le plus adéquat pour désigner les emplacements si spacieux dont l'Université nous gratifie dans sa très grande générosité. Ici, nous sommes dans la partie bureau, avec la bibliothèque, au fond à droite, derrière la paroi noire. Cette porte-là, dit le professeur en désignant une grande baie coulissante en verre dépoli derrière lui, donne accès aux labos. Nous avons un petit espace de niveau 2 pour certaines analyses délicates. Max et Julie se feront un plaisir de vous expliquer les procédures de sécurité.

Tout en parlant, il désigna brièvement deux collaborateurs, ceux qui devaient, en toute logique, répondre à ces noms-là. Puis il jeta un rapide coup d'œil à sa montre et reprit :

— Je n'ai hélas pas beaucoup de temps à vous consacrer aujourd'hui. À vrai dire, je n'en ai pas du tout, je suis déjà en retard. Je vous laisse donc aux bons soins de mon assistant. Loïc, je te laisse continuer les présentations ? demanda-t-il à la seule personne du groupe qui portait une blouse blanche. Désolé de vous laisser aussi abruptement aux mains de la drôle d'équipe de l'UGE, Alice. Je me rattraperai un de ces prochains jours, je vous le promets.

— Dieu vous garde, Dame Patterson ! S'il se lance dans le panorama de la recherche au Québec, vous êtes fichue, lança le bonhomme rondouillard qu'Arcand avait présenté avant son assistant.

Pourtant volontiers fâchée avec les prénoms, Alice avait retenu le sien sans peine : il s'appelait

Max et ça lui allait comme un gant, à cet immense gaillard dont elle devinait sous l'enrobage moelleux que c'était aussi une bête de muscles.

— Tu ne perds rien pour attendre, ô Magnus, répondit Arcand en lançant encore à l'attention d'Alice : ils sont bizarres, mais vous vous y ferez, vous verrez.

Max apprendrait par la suite à Alice que Magnus était son vrai prénom, une vieillerie que son père, un as de généalogie, avait tenu à lui donner en souvenir d'un des vertueux aïeux de la famille, débarqué au Québec avec Champlain. Il lui expliqua également que le moyen le plus rapide de le mettre en colère était de l'appeler ainsi. C'était Max, un point c'est tout. Et il avait ajouté, hilare : « Si tu veux pas que je te cogne, tu as avantage à te rappeler ce que je viens de te dire, ma blonde. »

Un silence un peu emprunté plana quelques instants après le départ du professeur. Puis l'homme à la blouse blanche prit la parole :

— Bien, je vais continuer les présentations, puisque ce brave Arcand a fait les choses de façon complètement fantaisiste.

Il régnait visiblement dans le labo une réjouissante complicité. L'homme reprit :

— Je m'appelle Loïc, et mes parents ont même eu la bonté de me donner un patronyme : Lafortune. Je suis l'assistant d'Arcand, notre grand manitou du Pôle Environnement. J'ai la charge de cette unité. Le Laboratoire de biologie des écosystèmes où vous travaillerez avec Tamiko est un module indépen-

dant au sein de l'UGE. Dans les faits, nous travaillons tous ensemble, bénéficions des mêmes infrastructures et nos différents projets s'interpénètrent, mais le financement du LBE est assuré non pas par l'Université de Sherbrooke mais par l'Observatoire du Saint-Laurent. Mais je m'égare, revenons-en aux présentations. Vous connaissez déjà Tamiko, votre partenaire de recherche, de même que Max Gauvreau et Julie Vaillancourt, nos deux préparateurs. Voici Monsieur Charles, notre climatologue préféré — Charles, c'est son nom de famille. Son prénom, c'est Clément. Comme ça, on est sûr de se planter une fois sur deux. Et enfin, Stan, Stan McKenzie, notre informaticien, le roi des bases de données.

— Vous travailliez déjà ensemble avant que le Pôle Environnement ne soit construit? s'enquit Alice.

— Max, Julie, Stan et moi étions déjà dans l'équipe d'Arcand à la fac de Science de Sherbrooke. En ce qui me concerne, j'ai fait tout mon cursus avec lui. Il vous a dit que nous étions bizarres mais vous verrez, c'est lui, le plus fou. Clément et Stan ont intégré l'UGE à sa création. Cette unité est une émanation indirecte des accords de Kyoto: après l'entrée en vigueur du traité, en 2005, le gouvernement canadien a voulu donner des signes forts de sa nouvelle implication écologique et a créé plusieurs structures de veille environnementale. Les pressions exercées entre autres par les milieux du tourisme, inquiets d'une succession d'hivers beau-

coup plus doux qu'auparavant, ont accéléré la mise en place de la nôtre.

Monsieur Charles, qui était jusque-là resté un peu en retrait du groupe, adossé à la porte menant au laboratoire, fit quelques pas et vint s'accouder à la longue étagère noire et métallisée plus basse que les autres qui faisait office de *desk*, matérialisant la séparation entre l'entrée et la partie bureaux. D'une voix un peu maniérée, il intervint à son tour :

— Les signes forts, les gouvernements sont champions. Mais on ne peut pas dire que le pays soit très bon élève. Entre l'exploitation intensive des forêts du Grand Nord ou les hallucinants champs bitumineux de l'Alberta, il n'y a pas de quoi pavoiser.

— Le Canada est même le plus grand consommateur d'énergie par habitant au monde ! On n'a effectivement pas de quoi être fiers. Pourtant, le pays a sincèrement essayé de faire un effort en ratifiant le protocole de Kyoto en 2002. Mais les premières échéances fixées par celui-ci approchent et du coup, cet accord est de plus en plus contesté : vu que les émissions de CO₂ ont pris l'ascenseur ces dernières années, au lieu de diminuer, les amendes promettent d'être salées et les mesures à prendre contraignantes, ce qui crispe passablement les politiques, toujours désireux de caresser leur électorat dans le bon sens du poil.

— Espérons qu'à terme, ils ne remettront pas en cause les structures comme la nôtre, poursuivit Clément Charles d'un ton sinistre.

— Je ne pense pas, non, répondit Lafortune. Les institutions de ce type sont au contraire une caution vis-à-vis de la communauté internationale. S'il le faut, nous autres, preux chevaliers de l'UGE, continuerons seuls de veiller sur la santé de notre planète.

Loïc Lafortune accompagna ses mots d'un geste ample, s'immobilisant un instant dans une posture de conquérant, la main tendue vers une foule invisible. Alice appréciait ce ton badin. « Beau garçon, qui plus est, songea-t-elle en détaillant son nouveau collègue. Il doit avoir à peu près mon âge, au milieu de la trentaine », estima-t-elle. Il avait sa taille et comme elle, une silhouette svelte et le teint bronzé. Sa chevelure désordonnée, brune comme ses yeux, conférait beaucoup de douceur à son visage, contrastant avec l'austérité de sa blouse blanche soigneusement repassée.

Il reprit, posément :

— Notre équipe se concentre sur trois programmes prioritaires. L'étude, à large échelle, de l'impact des variations climatiques sur les micro-organismes terrestres et aquatiques : c'est le domaine privilégié de Clément, Julie et Stan. Max et moi, également assistés de notre roi de l'informatique, travaillons en collaboration plus directe avec les biologistes de Sherbrooke sur la question des émissions de CO₂. Nous avons des dizaines d'années de données à compiler : les stations météo existent en effet depuis longtemps, mais leurs enregistrements sont encore largement sous-exploités. Parallèlement, nous sommes en train d'étrof-

fer le réseau et de renouveler progressivement les instruments de mesure. C'est cher, mais c'est un présupposé indispensable si l'on veut disposer de statistiques fiables. Enfin, Tamiko nous a rejoints il y a huit mois. Comme elle vous l'a dit, elle travaille «en zoom avant» sur la problématique des changements de populations microscopiques dans la zone spécifique de mélange des eaux : l'eau salée de l'océan remonte en effet le Saint-Laurent jusqu'à l'île d'Orléans. Dans la mesure où la banque emprisonne les eaux du fleuve de moins en moins longtemps et de moins en moins vers le sud, on est en droit de penser que la nature des planctons, algues et autres bêtes d'eau douce et salée, de même que leurs quantités, vont évoluer.

La petite équipe était toujours debout dans l'entrée. Max croisa les bras avant d'enchaîner :

— Le phénomène est déjà perceptible sur les macro-organismes, si on peut qualifier ainsi poissons et autres baleines. Ce qui explique que les lobbys du tourisme aient encouragé la création du Pôle Environnement. Prenons les baleines, par exemple : ces dernières années, elles sont descendues moins au sud et on ne les a vues que très rarement à Tadoussac. Même si ça n'est pas un pilier de l'économie touristique, c'est un sacré manque à gagner pour des petites boîtes qui proposent des excursions sur le fleuve et offrent du travail dans des coins éloignés des principaux centres d'activité.

Loïc Lafortune reprit :

— Comme je l'ai dit tout à l'heure, ce dernier

programme est piloté par l'Observatoire du Saint-Laurent. Vous connaissez d'ailleurs Alexei Ivanov, je crois? Il m'a dit que vous vous étiez déjà croisés en France.

— Oui, je l'ai rencontré à trois reprises, lors des tables rondes annuelles organisées par Océanopolis. Mes travaux sur les estuaires de la côte Atlantique l'ont beaucoup intéressé, compte tenu de leur similitude avec la problématique du Saint-Laurent.

La femme corpulente qu'Arcand avait présentée comme étant Julie sortit du silence poli dans lequel elle se tenait depuis le début de l'échange :

— Hey, les gars, sauf le respect que je vous dois, vous ne croyez pas qu'on pourrait s'asseoir autour d'un bon café pour continuer cette discussion — ou une autre. On n'est pas non plus obligés de balancer tout notre savoir en une heure chrono?

— Même si je ne suis pas certain que l'expression « bon café » soit le parfait reflet de la réalité, je partage grandement cet avis, enchaîna monsieur Charles. Allons donc nous ragaillardir d'un bon jus de chaussettes! Stan, Tamiko, vous en êtes?

— Bien sûr, répondirent-ils en chœur.

Regagnant très momentanément leur poste de travail pour saisir, qui un sac, qui un porte-monnaie, la petite équipe quitta le labo et emprunta dans l'autre sens le chemin qu'Alice avait fait avec Arcand un peu plus tôt. Au cours de l'heure qui s'était écoulée depuis son arrivée, les lieux s'étaient un peu animés, et lorsqu'ils arrivèrent dans l'immense cafétéria, dont seule une moitié était ou-

verte, un bon tiers des tables disponibles était occupé.

— Il semblerait donc qu'une forme de vie soit attestée à Longueuil. Je vous avoue que j'ai eu un moment de doute en arrivant ce matin, dit Alice en souriant.

Les collègues devisèrent agréablement, installés autour de deux tables métalliques qu'ils avaient accolées pour l'occasion. Alice répondit avec plaisir aux questions sur ses études, son travail à Brest, son installation au Québec, sa famille. Cela ne faisait que deux heures qu'elle avait fait la connaissance de la petite équipe, mais déjà, elle se sentait bien au milieu de cette galerie colorée de personnages.

La journée s'écoula vite. De retour dans l'UGE, Julie commença par présenter les infrastructures de façon plus détaillée. Alice apprécia sa personnalité truculente, tout en s'avouant que vingt-quatre sur vingt-quatre, cette vivacité devait être fatigante. Plus tard dans la matinée, elle se rendit au secrétariat général pour effectuer diverses démarches administratives — ce qui lui valut de retraverser à nouveau, cette fois sous un soleil de plomb, la grande cour pavée qui séparait l'UGE, resplendissante dans ses atours de verre, des bâtiments plus anciens qu'Alice trouvait ma foi assez laids et mal vieilliss.

Après une courte pause de midi qu'elle partagea avec toute l'équipe dans la même cafétéria — où la température était entretemps montée jusqu'à devenir pénible — Alice fut ravie de réintégrer la fraîcheur climatisée de l'UGE. Avec l'aide de McKen-

zie, elle commença par s'occuper de son ordinateur. Jusqu'à ce que tous les périphériques et applications soient opérationnels, Stan dut reconfigurer le système à plusieurs reprises, profitant au passage de vouer aux gémonies l'infrastructure informatique indigente que l'Université mettait à leur disposition. Lorsqu'Alice se mit enfin à pianoter sur son clavier, il lui parut pourtant que les équipements étaient à la pointe de la modernité, en comparaison du vieux coucou dont on l'avait gratifiée à Brest.

Les premières gouttes tombèrent aux alentours de dix-huit heures, alors que le soleil se faisait déjà rasant. De gros nuages d'orage s'approchaient de Montréal par l'est, et la rive orientale du Saint-Laurent essuya la première frange de l'ondée alors que, de l'autre côté du fleuve, des gens s'attardaient encore sur les terrasses du Vieux-Port. Lorsqu'Alice quitta le labo, vers dix-huit heures trente, accompagnée de Monsieur Charles et de Julie, les pavés de la cour centrale exhalaient l'odeur inimitable du minéral mouillé. La palette du ciel allait du gris orangé à l'antracite.

— Mon char est de l'autre côté du complexe St-Charles, annonça Monsieur Charles à l'attention d'Alice. Nos chemins se séparent, je retourne dans mon Far East. Julie, je te dépose ?

— Volontiers. Bonne soirée, Alice. À demain.

La fréquence des gouttes augmentait, leur poids aussi. Alice hâta le pas jusqu'à l'entrée du métro. Du fond de la station montait la touffeur accumulée au cours des derniers jours.

Chapitre 3

Tirée du sommeil par son rêve oppressant, Claire Sagnac se redressa brusquement dans son lit, en sueur. Les images étaient encore parfaitement nettes : la voiture d'Elisabeth... Le ravin... Et cette femme dans l'abribus...

Elle se tourna vers le vieux réveil. Les aiguilles fluorescentes se découpaient nettement sur le fond du cadran que l'aube naissante teintait de bleu. Cinq heures vingt-cinq. «Quelle chaleur, même en pleine nuit!», soupira-t-elle. Cette fin d'été était éprouvante. Voilà plus de cinq semaines qu'il n'avait pas plu sur la Dordogne. La plupart des rivières étaient à sec, même les plus grosses n'étaient plus qu'un ruban d'eau courant entre de gros cailloux enveloppés d'algues blanchies et desséchées par le soleil.

«Douze ans que cela ne s'était plus reproduit», songea-t-elle en prenant une profonde respiration. Jusque-là, le plus grand répit qu'elle avait connu était de six ans. Plusieurs années s'étaient égrenées sans alerte. Claire avait presque fini par oublier. Plus exactement, elle avait cessé de redouter ce moment pourtant si doux où l'esprit sombre dans le sommeil.

Surexcité par le réveil brutal en même temps

que terrifié par ce qu'il induisait, son cerveau fonctionnait à toute allure. Tout ce qui, hier encore, lui aurait paru estompé, irréel pour ainsi dire, tout lui revenait en mémoire avec une clarté cruelle, comme lorsque l'on chausse des lunettes alors que l'on n'en a pas besoin et que les objets alentour sont d'une netteté insupportable.

Elle se rappelait si bien la toute première fois... C'était le week-end du 14 juillet 1979. Alice allait sur ses trois ans. Le petit Bastien avait trois mois à peine. Après plusieurs semaines harassantes à Eyrinques, Claire profitait enfin de quelques jours de congé bienvenus.

La rivière coule de façon imperceptible. Comme si la chaleur l'assoupissait elle aussi. Sous le grand saule, Claire avise un coin d'ombre idéal. Elle y étend une grande couverture. Dans le couffin, le bébé dort paisiblement. À chaque souffle de brise, le tissu léger qui le recouvre ondule doucement.

Claire sort de son panier une bouteille de jus de pomme et des petites barquettes LU.

Involontairement, son doigt touche la confiture rouge poisseuse. Elle le lèche. Alice se rapproche d'elle un bouquet de fleurs à la main et l'interroge avec de grands yeux :

— Je peux aussi, Maman ?

— On prendra le goûter tout à l'heure, lui répond Claire en souriant. Pour le moment, ça te dit de préparer une couronne de fleurs ?